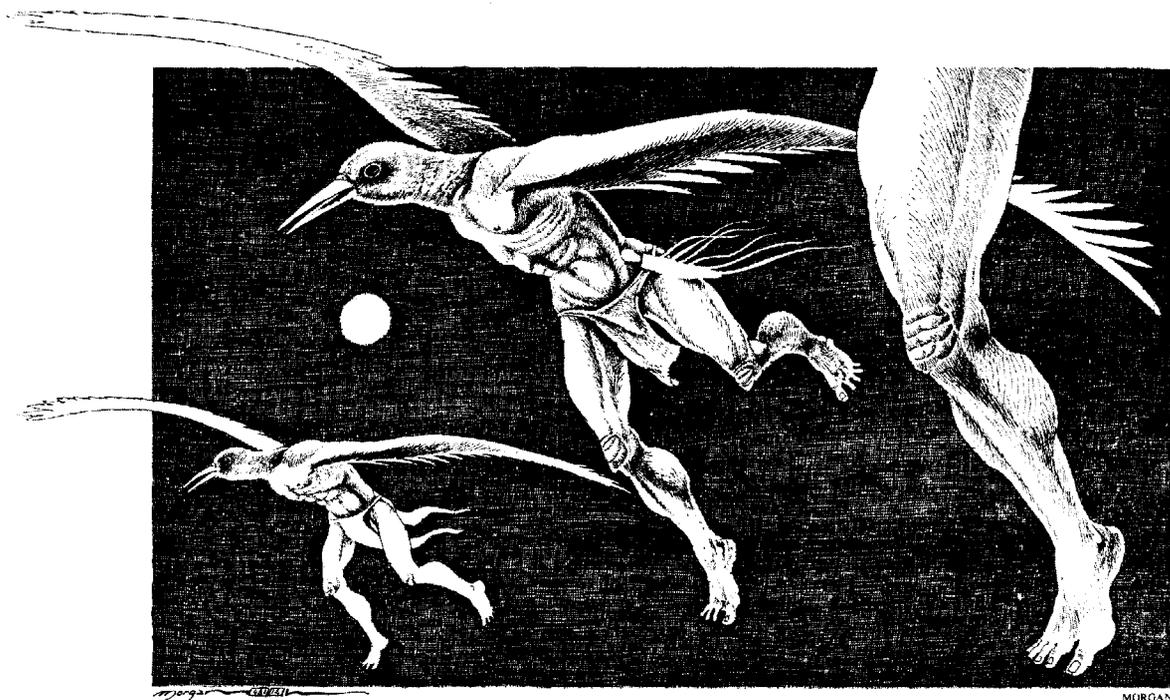


Malleus athleticorum

Trances, extases et possessions sportives

Frédéric BAILLETTE



« **D', un stade, c'est une église. Il y a des correspondances, des rites semblables », constate Monseigneur Gaillot, expert en liturgies ecclésiastiques, dans une interview réalisée par *L'Équipe Magazine*, la bible dominicale des ouailles sportives (1) ; une église, avec ses milliards de fidèles, son catéchisme, ses lieux de prières (2), ses temples,**

ses chemins de croix, ses calvaires ; une religion avec ses miracles, ses superstitions et sa pensée magique (3), ses hérétiques (les anti-sportifs), avec ses Dieux, ou ses demi-dieux, ses mystiques, ses croisés (les « Athlètes du Christ ») (4), ses pénitents (les « durs au mal » !), ses martyrs, et aussi, semble-t-il, ses possédés...

Lorsqu'ils se surpassent, certains athlètes ne sont-ils pas, en effet, comme sous l'emprise d'une puissance extérieure, habités par des entités étrangères, occupés et agis de « l'intérieur » par un « être culturel » (Tobie Nathan), animés par quelques forces occultes (divines ou diaboliques), investis par des doubles sportifs⁽⁵⁾ et submergés par des états de transe et/ou de grâce ?

À l'occasion des communions athlétiques (qui peuvent rassembler plusieurs milliers de croyants autour de quelques élus), les Dieux de l'Olympe ne chevauchent-ils pas les adeptes du culte de la performance pour leur faire accomplir des performances inouïes, des prodiges ? Les rencontres sportives ne fonctionnent-elles pas, dès lors, comme des rites de possession, comme des séances d'exorcisme ? Les expériences extrêmes ne peuvent-elles pas se lire comme des voyages chamaniques ?

Les nouveaux corps à prodiges sont arrivés

Les performances de nos sportifs modernes ont de quoi laisser pantois le commun des mortels, de l'ébahir et de l'époustouffer. Leurs corps s'élèvent à des hauteurs étonnantes (plus de 6 mètres pour les perchistes, jusqu'à près de 20 mètres pour les spécialistes du windsurf), ils planent parfois sur plus de 120 mètres (les skis profilés remplaçant les trop archaïques balais des sorcières). Ces corps plongent vers des profondeurs abyssales (jusqu'à - 107 mètres, en totale apnée), se déplacent à des vitesses stupéfiantes, se mettent à exécuter d'in vraisemblables contorsions, faisant preuve d'une agilité extrême. Des virtuosités qui valent bien, dans le registre de l'extraordinaire, les miraculeuses acrobaties réalisées au XVI^e siècle par Sainte Marie-Madeleine de Pazzi au cours de ses « extases agiles ». En ces moments là, selon le père Ceparì (un de ses confesseurs), « elle allait à une vitesse incroyable d'un endroit à l'autre, montant et descendant les escaliers avec une telle agilité qu'elle semblait voler plutôt que toucher terre avec ses pieds. Elle bondissait avec sûreté aux endroits les plus dangereux. Le jour de la fête de l'Invention (découverte) de la Croix, le 3 mai 1592, elle entra dans le chœur et, sans aucune aide humaine, sans aucune espèce d'échelle, elle sauta jusqu'à la corniche, à quinze aunes du sol. [...] Ôtant son voile, elle essayait le corps comme s'il avait été couvert de transpiration. »⁽⁶⁾ Ses biographes ne précisent malheureusement pas si elle prit ensuite une bonne

douche réparatrice, et, faute de contrôles appropriés, nous ne saurons jamais si cette Speedy Gonzales des couverts s'était dopée !

« Qu'est-ce qu'un prodige ? s'interroge Hélène Renard. C'est un phénomène qui sort du cours normal des choses, un événement à proprement parler "extraordinaire" auquel on ne peut trouver d'explication naturelle connue ou concevable dans l'état actuel des connaissances. »⁽⁷⁾ Certains records, certains gestes sportifs inattendus, inespérés, « magiques », « miraculeux », comme les qualifient les spécialistes, n'appartiennent-ils pas à cette catégorie du merveilleux, ne s'inscrivent-ils pas dans une « forme nouvelle de merveilleux : le syncrétisme scientifico-religieux », comme le pense Jean-Bruno Renard de la parapsychologie et de l'ufologie ? « Dans nos sociétés contemporaines, où dominent la technique, la science et le rationalisme, le merveilleux est loin d'avoir disparu. Il s'est simplement déplacé. Autrefois situé aux confins de la religion, [il] occupe aujourd'hui les marges de la science. »⁽⁸⁾ Les exploits athlétiques qui se situent aux confins des connaissances de la science sportive, repoussent, outrepassent même ses prévisions, interrogent les pouvoirs inconnus de l'homme. À tel point que certains scientifiques se penchent sur le fonctionnement physiologique, la structure psychique de ces êtres exceptionnels, de ces virtuoses du hors-norme, du supra-humain, afin d'explorer les « potentialités de réserves humaines ». Pour le docteur Vladimir Kouznetsov, chef de

1. Guillaume Rebiere (Propos recueillis par), « Monseigneur Gaillot : "Un stade, c'est comme une église" », *L'Équipe Magazine*, n° 12, 5-11.01.1990, p. 18.
2. Cf. Jean-Marie Brohm, « La religion sportive », *Actions et Recherches Sociales*, n° 3 (« Idéologies, magies et religions »), vol. 12, novembre 1983, Paris, Éditions Éres, p. 101-117.
3. Cf. Erwin Hahn, « La pensée magique dans le sport », *Quel Corps ?*, n° 45-46 (« Sciences humaines cliniques et pratiques corporelles. Tome 2 : A nos amis les singes »), mars 1993, p. 164-170.
4. Ainsi s'est baptisée une association brésilienne à laquelle appartiennent plusieurs sélectionnés de l'équipe nationale de football. L'un de ses membres dit en retirer « la paix de l'âme, la sérénité, une force intérieure ». Cité par Jean-Jacques Bozonnet, « Assistance spirituelle. Nombreux sont les joueurs qui s'en remettent au ciel », *Libération*, 1-2.07.1990, article republié dans « Y a-t-il un rat dans le labyrinthe ? », Supplément à *Quel Corps ?*, n° 43-44 et 45-46, avril 1993, p. 27-28.
5. Pour une étude des doublures sportives et de leurs emprises, voir Jean-Marie Brohm, « Le sportif et ses doubles (corps et représentations machiniques : éléments pour une théorie de la possession sportive) », *Quel Corps ?*, n° 43-44 (« Sciences humaines cliniques et pratiques corporelles. Tome 1 : A nos amis les rats »), février 1993, p. 25-52.
6. V. Ceparì, *Vita delle serafica vergine Santa Maria Maddalena de Pazzi*, Rome, 1669. Cité par Michel Aimé, *Métanoia. Phénomènes physiques du mysticisme*. Chap. IV : « Marie-Madeleine de Pazzi ou la folie de l'amour », Paris, Albin Michel, 1986, p. 123.
7. Hélène Renard, *Des Prodiges et des hommes*, Paris, Philippe Lebaud Éditeur, 1989, p. 9.
8. Jean-Bruno Renard, « Le merveilleux et l'homme contemporain », in Michel Meslin (sous la direction de), *Le Merveilleux. L'imaginaire et les croyances en Occident*, Paris, Bordas, 1984, p. 44-49.

laboratoire au département de recherche fondamentale de l'Institut scientifique soviétique de culture physique, ces recordmen sont « un modèle unique pour étudier les capacités de réserve de l'homme », et espérer découvrir les lois présidant à la réalisation optimale. À cette « science » il a donné le nom savoureux d'« anthropomaximologie »⁽⁹⁾. Les performances physiques extrêmes, atypiques, mystérieuses que réalisent les athlètes de « haut niveau » et les nouveaux aventuriers, considérés comme des « survivants » lorsqu'ils reviennent de leurs périple, relèvent de phénomènes supranormaux, paranormaux. Elles renvoient à l'éternelle question : « Qu'est-ce que l'homme ? »

Tous ces prodiges sont dûment répertoriés, vérifiés, mesurés, scientifiquement filmés et enregistrés, ils ne laissent place *a priori* à aucune fraude, la scène se déroule en direct, sous le regard de contrôleurs assermentés, de caméras et de plusieurs milliers de témoins oculaires qui peuvent attester de la réalité des faits.

Ces super-athlètes qui reculent et transgressent les limites humaines, qui franchissent les barrières de l'impossible, au prix d'ailleurs de multiples sacrifices et souffrances (qui ne sont pas sans laisser des stigmates...), ne remplacent-ils pas dans la fantasmagorie contemporaine les producteurs de miracles de jadis ? Que l'Américain Mike Powell décolle et plane pour aller poser son corps à presque neuf mètres (!) ne relève-t-il pas d'une forme de lévitation ? Ou tout au moins cet exploit ne réveille-t-il pas des imaginaires identiques ? Quelles sont les forces invisibles qui le portent ainsi ?

Ceux que les media appellent aujourd'hui les super-athlètes, les aventuriers du super-impossible, défient les lois naturelles de l'apesanteur, de l'équilibre, ils bafouent les savoirs de la physiologie, contreviennent aux règles de la simple anatomie. Ces candidats au grand saut flirtent avec les extrêmes, frôlent les frontières du vivant, y rencontrent parfois la mort et en reviennent même. À l'heure de tous les dangers, ils approchent des états limites, atteignent une sorte de nirvana, d'extase suprême, se sentent hyper-vivants.

Trances et extases sportives

« Le sport est un moteur ! déclare René Pichon (prêtre et coureur à pied). Il permet d'aller au-delà de ses limites, de transformer son comportement et

ses valeurs et, par là même, d'atteindre un nouvel état de vie proche de l'état de grâce spirituel ». Pour cet aumônier, auteur d'un livre intitulé *Le Sport et la foi ou la pastorale des champions*, le sportif progresse dans la douleur, pour trouver au bout de son effort une sensation proche de l'extase. « Cette recherche de sensation, explique-t-il, peut aller très loin et devenir presque comme une drogue. Mais, ici, "la défonce" est naturelle. Nous touchons là à la notion de plaisir. Pour moi, ce dernier n'est pas forcément opposé à la vie spirituelle. Je dirais même que le plaisir peut être l'expérience humaine de la grâce. »⁽¹⁰⁾ Ce rapprochement avec le divin, ce saisissement quasi paradisiaque, René Pichon ne l'a-t-il pas éprouvé intensément à l'occasion d'un championnat de France de cross-country ! Après avoir effectué un très mauvais départ, alors que tout semble perdu (il est pointé en centième position au premier kilomètre), il se met à sprinter « éperdument pour rejoindre les meilleurs », ce qui est contraire à toute tactique. C'est alors que le miracle se produit ! Mais laissons l'écu témoigner : « Que se passe-t-il en moi ? Je sens mes jambes légères et puissantes à la fois, ma foulée s'allonge d'elle-même ! Je remonte un à un tous mes concurrents et, au troisième kilomètre, je suis revenu dans les quarante premiers. [...] Je m'envole littéralement vers les sommets du classement [plus près de toi mon Dieu ?]. Jusqu'où vais-je aller ? [...] On m'annonce : "Tu es dix-huitième, c'est magnifique, accroche-toi, tiens bon ! Ne te brûle pas !" J'ai du mal à réaliser ce qui se passe, c'est l'euphorie ! Même si la douleur tenaille mes muscles, je sens que les portes de l'équipe de France s'entrouvrent [le paradis ?]. Au passage d'une haie, un supporter me crie : "René, tu es treizième ! C'est la course de ta vie !" Si je remonte encore trois adversaires, j'endosse le maillot tricolore. C'est l'extase, sûrement ce qu'on appelle l'état de grâce ! Une légère chaleur m'envahit et baigne la douleur de l'effort dans une douceur qui l'atténue. Mon corps me fait mal, mais je n'y prête guère attention car j'ai l'impression de courir dans une autre enveloppe beaucoup plus souple et plus légère, presque céleste, presque divine. Est-ce un avant-goût de ce que saint Paul appelle le corps spirituel, le corps de la Résurrection qui sera totalement transparent à l'Esprit de Dieu ? Comme un musicien virtuose, j'ai le sentiment de jouer une symphonie d'émotions et de sensations, jamais connues avec autant d'intensité.

9. Voir Vladimir Kouznetsov, « Les jeux Olympiques et l'avenir de l'homme », *Revue Olympique*, n° 208, février 1985, p. 102-105.

10. Cf. Anne Sizaire, « La foi des champions », *La Croix l'Événement*, 20-21.11.1988.

La sensation ! Voilà le maître mot des champions au sommet de leur art. [...] Je me sens bien, terriblement bien, fort, incroyablement fort, en paix avec moi-même, en harmonie avec les autres, en symbiose avec l'univers et la nature. Une réserve inépuisable d'énergies nouvelles semble s'ouvrir en moi. D'où me vient cette forme, cet état de grâce ?

Je pense pouvoir aller beaucoup plus vite encore.

À l'entraînement, un des meilleurs athlètes du club nous a fait cette confidence : "Quand je cours, mes sensations sont parfois si fortes que je me surprends à prier." Je suis dans un état de fraîcheur qui vient d'ailleurs, de bien plus loin que moi. » (11)

Que dire alors de ces modernes sportifs constamment à la recherche de « nouvelles sensations », de sensations multiples, intenses, inconnues qui les submergent, les illuminent, les font halluciner (parfois d'ailleurs avec l'aide de drogues douces) ? Pour rencontrer et retrouver ces états d'envahissement émotionnel, ces envoûtements des sens, ils s'engagent dans des pratiques physiques où dominent le vertige, la perte d'équilibre, les rotations aériennes, la fusion et la confusion avec les éléments naturels ? « Rechercher à être "possédé" par de nouvelles sensations » ne revient-il pas « à acquérir la sensation d'être "possédé" », comme le pense Patrick Legros ? (12) Faire Un avec la nature, ou plutôt s'y perdre, s'y noyer, jusqu'à n'être plus qu'un élément, qu'une infime particule au sein d'une immensité, n'est-ce pas se laisser prendre corps et âme par un infini et lui abandonner son ipséité ? Récemment Gérard d'Aboville traversait l'Océan Pacifique à la rame « jusqu'à faire physiquement partie des vagues ». Au terme de son périple il déclarait : « J'arrive d'un autre monde ». Cette impression cosmogonique, ce sentiment de traverser un univers différent, où l'être ne s'appartient plus, où il n'est plus qu'un fragment, qu'un atome d'une totalité qui le dépasse, l'enveloppe, l'absorbe, sont également très fortement ressentis par Patrick Vallençaçant lorsqu'il glisse dans la neige poudreuse. « Quand je file dans la pente, écrit-il, et que le jeu de mes skis soulève cette matière pulvérulente et froide en tourbillons éphémères, quand la neige passe par-dessus ma tête, m'éclabousse le visage, m'aveugle et me suffoque, dans ces moments si rares et merveilleux, j'éprouve la sensation de pénétrer dans un monde vierge, de participer de l'élément, de faire corps avec la terre et le ciel dans leur manifestation la plus belle..., véritable jouissance physique autant qu'intellectuelle qui me donne une dimension presque cosmique, parce que cette jouissance est communication, communion avec les éléments, intégration au cœur même de la nature. » (13)

Lorsqu'ils réalisent leurs prodiges, il n'est pas rare que les athlètes entrent véritablement en transe, perdant parfois jusqu'à la notion du temps.

Les spécialistes du kilomètre-lancé (KL) qui dévalent les pistes à plus de 220km/h voyagent durant quelques secondes dans une autre dimension ; au cours de cette expérience de célérité extrême, temps et espace semblent se confondre, les perceptions sont alors accrues. « Au-delà de 160 km/h, témoigne un adepte du KL, on échappe quasiment au temps réel pour tomber dans le temps relatif. A l'issue d'une descente réglementaire limitée à 30 secondes, on a parfois la sensation d'avoir fourni un effort de 2 à 3 minutes, tant les sensations sont démultipliées. [...] Au-delà de 160 km/h, on pénètre dans le domaine de l'irréel [...], la vitesse devient une donnée abstraite. » (14)

Les explorateurs de l'extrême, les « sportifs de l'impensable », les aventuriers du « super-impossible » s'engagent dans des défis où les prises de risques sont maximales. Au cours de leurs incursions dans ce qu'ils nomment eux-mêmes des « zones de mort », certains cherchent à atteindre des états d'hyperconscience, d'hypervigilance, d'hyperesthésie, des états où leurs facultés sensorielles sont décuplées, mises à vif, portées à leur paroxysme. Dans ces états non-ordinaires de conscience, ils sont comme habités par la meilleure version possible de leur Moi (leur Moi idéal ou idéal du Moi), sous l'emprise de la quintessence de leur être-au-monde. « Avec le recul, je ne peux vraiment expliquer ou décrire précisément la nature de cet être étrange qui habita mon corps cet après-midi-là. Il était si différent de mon moi quotidien. [...] L'être que je devins sur le Neva était la meilleure version possible de moi-même, la personne que j'aurais dû être tout au long de ma vie. Plus de regrets, plus d'hésitations ; je n'étais que geste juste. » (15)

Le corps est comme habité par « une présence sensationnelle », investi d'une part de sublime. « La performance, écrit José Moraguès [psychologue clinicien], c'est aussi et surtout incontestablement l'exploit d'une interprétation réussie, c'est-à-dire un "jaillisse-

11. René Pichon, *La Course de ma vie. Souvenirs d'un prêtre sportif en Savoie*, Paris, Cerf, 1992, p. 62-63. Pendant sa course, un marathonien n'expliquait-il pas, lui aussi, avoir ressenti « des sensations corporelles étranges et venues d'ailleurs »...

12. Cf. *supra*, p. 31, Patrick Legros, « La possession au-delà de son histoire. La puissance démoniaque au service de la pratique spirituelle quotidienne ».

13. Patrick Vallençaçant, *Skis extrême*, Paris, Flammarion, 1979, p. 9-10.

14. *L'Équipe*, 8.12.1982.

15. Rob Schultheis, *Cimes, extase et sports de l'extrême*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 20.

ment de présence” ». (16) De leur propre aveu, les sportifs ne se sentent jamais si bien, si performants, en pleine possession de leurs moyens, que lorsqu'ils ne font qu'un avec l'acte qu'ils accomplissent, que lorsqu'ils sont entièrement pris dans et par l'action. Alors les gestes justes, les réponses rapides, fluides, adaptées, les bons réflexes adviennent et s'enchaînent parfaitement, idéalement. Lorsqu'il atteint cette disponibilité, lorsqu'il est dans cet état exceptionnel de grâce, de ravissement, le sportif se dit déconnecté de toute pensée consciente et semble l'être aussi de tout travail de l'inconscient (José Moraguès). Mais alors, qui occupe l'espace intérieur, quel est le *daimôn* qui dans ces moments-là anime, agite « la petite maison de l'âme » de ces athlètes ? (17)

Les êtres culturels de la possession sportive

« La possession consiste donc, écrit Tobie Nathan, en l'occupation de "l'intérieur" d'un sujet par un être culturel. [...] L'être culturel qui occupe cet espace intérieur est un être de pensée, un être de théorie, un être de croyance. » (18)

Dans le cadre sportif, il peut s'agir d'abord de divinités habituelles : Dieu, esprits, revenants, que l'athlète appelle à l'aide, qu'il invoque dans les moments difficiles pour passer outre sa douleur, pour tenir bon, résister. Monseigneur Gaillot ne doute pas, lui, qu'« au sommet de la souffrance physique [...] Dieu puisse être le moyen d'aller au-delà de ses limites, de se dépasser. Croire en Dieu est une force qui habite le champion. C'est certainement un formidable réservoir d'énergie. » (19)

Carl Lewis, athlète américain qui croit également aux puissances du dollar, se pense ainsi investi d'une mission et d'une puissance divine. Il a la foi, « une foi très personnelle, très intime, très ultime ». Cet athlète de légende, ce dieu-vivant, quatre fois médaillé d'or en 1984, aux jeux Olympiques de Los Angeles, se dit prédestiné. Selon lui, « le premier de nous tous, c'est Jésus-Christ. C'est lui qui a voulu que je sois ici, pour accomplir cette tâche. » (20)

Le même coup de pouce divin aide le pilote brésilien de formule 1, Ayrton Senna ; pour lui, il ne fait aucun doute qu'une puissance suprême guide ses exploits : « Un être supérieur m'a mené à la victoire. Une force divine va m'aider à remporter les deux dernières courses de l'année, j'en suis sûr. » Une certitude actuellement partagée par bon nombre de champions. À tel point que cette recrudescence des recours à une « assistance spirituelle » (21), cette

nouvelle épidémie d'ensorcelés (d'en-bondieusés) des stades, pourraient singulièrement provenir d'un désir de ré-introduire du numineux, du magique dans l'explication de la réalisation de l'exploit sportif. Face à une banalisation des records, à un désenchantement du public, qui, saturé par la masse quotidienne des performances sportives, finit par ne plus s'étonner de ces prouesses, l'invocation du nom de Dieu (ou celui de toute autre entité spirituelle) serait, pour la sociologue Danièle Hervieu-Léger, « un moyen de rendre son caractère surnaturel à la performance physique, de restituer l'extraordinaire d'un record » (22).

Ce recours à Dieu, à un être essentiel (une personne chère, un proche récemment disparu), ou à une idée généreuse qui vient envahir l'espace intérieur s'effectue au plus dur de l'effort, lorsque l'entraînement devient inhumain, lorsque la souffrance s'installe et torture les chairs. Comme si seul l'irrationnel pouvait alors donner un sens à ces supplices, à ce lot de mortifications, comme si invoquer d'autres souffrances, passées ou présentes, pouvait conjurer les violences que le sportif s'inflige.

De même que certains stigmatisés du Moyen Âge revivaient les affres de la passion du Christ, aujourd'hui certains sportifs accomplissent leur chemin de croix, connaissent des douleurs physiques et des souffrances psychiques extrêmes. Au cours de sa traversée victorieuse dans la Route du Rhum, la navigatrice solitaire Florence Arthaud fut terrassée, en plein océan, par une hémorragie qualifiée pudiquement de « féminine ». « Elle paie à sa passion le prix du sang. Deux jours d'hémorragie qui la jettent évanouie sur sa couchette, torturée par les cauchemars, la tentation de l'abandon ». Mais n'a-t-elle pas justement trente-trois ans ? : « L'âge du Christ » !, comme l'écrit encore le reporter de *L'Équipe-Magazine*, Marc Van Meere, qui n'hésite pas à qualifier de « messianique » cette ancienne pécheresse, coupable d'avoir quitté subrepticement sa famille : « Cette conscience très chrétienne de l'expiation et de la

16. José Moraguès, « Du sublime dans l'avènement de la performance », *Quel Corps ?*, n° 45-46, op. cit., p. 231. Du même auteur, on lira avec profit : « La nouvelle alliance du corps et du mental dans l'art de la performance », *Les Cahiers du CERFEE*, n° 6 (« Le corps/des corps »), Montpellier, Université Paul Valéry, 1991, p. 101-117.

17. Voir Laurence Kahn, *La Petite maison de l'âme*, Paris, Gallimard, 1993.
18. Tobie Nathan, *La Folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie clinique*, Paris, Dunod, 1989, p. 145.

19. Guillaume Rebiere (Propos recueillis par), op. cit., p. 18.

20. Guillaume Rebiere, « Carl Lewis, pour l'amour de Dieu », *Le Sport*, n° 11, du 29.12.1989 au 4.01.1990, p. 9.

21. Cf. par exemple l'article de Jean-Jacques Bozonnet précédemment cité.
22. Cf. Henri Tincq, « Les champions et les certitudes de la foi. L'essence divine », *Le Monde*, 4.11.1989, article republié dans « Y a-t-il un rat dans le labyrinthe ? », op. cit., p. 26.

sublimation par la souffrance n'habitait pas l'adolescente de dix-sept ans qui est partie de chez elle en laissant un mot sur l'oreiller » (23).

Combien d'entités sont venues peupler les monologues intérieurs des athlètes lorsqu'ils souffrent, lorsqu'ils peinent durant des heures, seuls, perdus, n'ayant que l'unique possibilité de se tourner vers leur univers intérieur ? Qui vient alors discourir (monologuer) avec eux et partager leurs peines ? Qui vient les renforcer, les soutenir et les aider à se défoncer ?

L'américain Pablo Morales, 27 ans, médaille d'or sur 100 m papillon aux jeux Olympiques de Barcelone (1992), a, selon lui, nagé en étant porté par l'esprit de sa mère, morte d'un cancer à l'époque où il décidait de revenir dans les bassins. Son père qui l'accompagne à chaque course tient le portrait de sa femme tout contre lui. Pour son entraîneur, « nul doute qu'il a voulu courir pour honorer la mémoire de sa mère. D'ailleurs tout dans sa course en est l'expression. Il s'est imposé par une volonté hors du commun. » Le nageur de son côté déclarera aux journalistes : « J'aurais aimé que ma mère soit là aujourd'hui. Son esprit en tout cas ne m'a pas quitté. » (24)

On observe la même co-habitation avec des esprits aimés chez ce marathonien de 55 ans qui relate ainsi son calvaire : « Jamais je n'ai souffert autant. J'étais à l'agonie, alors j'ai pensé à ma fille. Quinze jours avant le marathon, elle a été hospitalisée. Elle est restée dix jours dans le coma. Finalement on l'a sauvée. J'ai décidé de courir. Je n'avais pas beaucoup dormi, j'ai souffert comme une bête et je me disais : "Elle a lutté contre la mort, elle s'est battue donc je dois tenir, je ne peux pas faiblir". Cette médaille, je la voulais pour elle. » (25)

Quant à l'Américain Oscar de La Hoya, boxeur, champion olympique en poids léger au jeux Olympiques de 1992, c'est littéralement sa mère qui s'est réincarnée le temps d'un match et a guidé ses coups : « C'était ma mère, morte il y a dix mois, qui était dans mon esprit. C'est délicieux de penser à elle à cet instant. Elle n'était pas là mais elle me regardait du ciel. » (26)

Entraîneurs et préparateurs psychologiques par le biais de l'affectivité, de l'amour que leur porte l'apprenti-champion, ou par auto-suggestion et hypnose, se glissent également dans les pensées de l'athlète, le possèdent et le dirigent. L'équipe britannique d'aviron s'est ainsi alloué les services d'un hypnotiseur professionnel pour développer sa combativité et décupler ses énergies. À cet effet, le docteur

Holmes demande aux rameurs de visualiser une panthère noire, image pour lui évocatrice de vitesse. « Pendant la course, explique-t-il, l'image de la panthère habite véritablement l'esprit des rameurs au moment de l'effort suprême et les incite à donner le meilleur d'eux-mêmes. » (27)

Au plus dur de l'effort, lorsque les tensions s'exacerbent, lorsque doit advenir la force brute, lorsque doivent se réveiller les « instincts animaux », certains sportifs ne se transforment-ils pas spontanément en loup-garous ? Aujourd'hui l'intensité des rencontres sportives de haut niveau est telle que, pour être compétitif, les athlètes doivent posséder le *killer instinct*, ils doivent acquérir une mentalité de tueur, se transformer en de véritables bêtes fauves en entrant dans l'arène sportive. Cette violence destructrice, cette haine meurtrière n'est plus seulement le triste apanage des combats de boxe (28), mais s'étend progressivement à toutes les disciplines : des rugbymen anthropophages croquent à belles dents les oreilles des « indigènes » adverses (29), et d'aimables tennismen se métamorphosent en tueurs. C'est ainsi que dans le regard de Guillermo Villas, transformé en battant par son nouvel entraîneur, des observateurs avertis avaient cru remarquer « des lueurs de meurtre. » (30)

Si les rameurs britanniques mettent une panthère dans leur esprit motorisé, si d'autres sont pris subitement de lycanthropie, nombreux sont les sportifs qui finissent entièrement possédés par le geste sportif lui-même, par leur double en action : cet automate, né de l'accumulation de milliers de répétitions fastidieuses. Mary-Lou Retton, médaille d'or en gymnastique aux jeux Olympiques de Los Angeles (1984), avait ainsi tant répété son enchaînement, elle le possédait si bien, que celui-ci pouvait à tout moment ressurgir et l'animer. « Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'il m'a fait bosser. Sept jours par

23. *L'Équipe Magazine*, 24.11.1990.

24. *Libération*, 28.07.1992, p. 22.

25. Déclaration relevée dans Jean-Pierre Delacroix, « Le marathon c'est la classe » (interview de Jean-Michel Faure), *Libération*, 14.05.1987, p. 35.

26. Cf. *Libération*, 10.09.1992.

27. Cf. Béatrice Oster, « Galériens sous hypnose », *Libération*, 27.08.1988, article republié dans « Y a-t-il un rat dans la labyrinth ? », *op. cit.*, p. 12. La boxe restant toutefois le paradigme de l'inhumanité et de la bestialité, le lieu privilégié de délectation de ce « cannibalisme de l'oeil » que pointe Louis-Vincent Thomas. Voici comment, par exemple, un journaliste rendait compte d'un match où Marvin Hagler avait « exécuté » son adversaire en seulement 8 minutes et 11 petites secondes : « Le premier round fut hallucinant de violence, de cruauté, de puissance. Un des plus durs, des plus inhumains qu'il nous ait été donné de voir en près de quarante ans de boxe » (*France-Soir*, 16.04.1985). Une sauvagerie qui pourrait bien égaler celles déclenchées par certains rites sataniques.

29. Différents cas de ce type d'endo-cannibalisme émaillent la saga du rugby.

30. Cf. « Guillermo Villas, le tennis de muerte », *L'Équipe*, 17-18.09.1977.

semaine, deux longues séances par jour, à refaire vingt fois les mêmes choses. Et la nuit, je rêvais de gym ! Je suis en train de dormir et tout à coup mon corps s'agite et sort presque du lit. C'est ça le secret. Pouvoir, à minuit, endormie, être projetée sur le tapis, et réussir son mouvement sans une erreur... Parce qu'il est en vous. » (31) En quelque sorte, une sortie gymnique en astral provoquée par un incubé passionné de saltos...

Les athlètes de haut niveau cherchent à faire entrer en eux le modèle théorique parfait, le sosie gagnant, ce prototype absolu que dessinent les techniciens du geste sportif programmé. Un être fantomatique, une pure forme erre, en effet, dans les laboratoires de l'effort, une sorte d'ectoplasme créé par les spécialistes de la recherche sportive : athlète paradigmatique, image suprême, réalisant le geste parfait, absolu, que les « *ghost busters* » de l'effort essaient de capturer dans les rets de leurs programmes d'ordinateurs et de saisir par quelques formules ésotériques.

Avant de s'élancer sur les pistes les athlètes apprennent, par des techniques de visualisation, de mentalisation et d'auto-suggestion, à incorporer leur doublure spéculaire rêvée, à intégrer en eux le geste parfait, un *eidolon* inaccessible. Ce fantôme hante les cerveaux des experts de la « science de la performance » qui s'évertuent à faire apparaître sa silhouette sur leurs écrans d'ordinateurs et à la fixer dans leurs programmes. Des spécialistes américains de l'informatique se sont ainsi appliqués à décomposer et à étudier les mouvements des meilleures joueuses mondiales de volley-ball (chinoises, japonaises, russes et cubaines). Ils les ont ensuite comparés à ceux des Américaines et ont créé un modèle idéal qui sert dès lors de référent pour analyser et rectifier les attitudes des athlètes sélectionnées (32). Le spectre trouvait de cette manière une défroque, prenait forme humaine et s'échappait des logiciels pour semer la panique dans les défenses adverses. C'est ainsi qu'une équipe composée de mutantes venues du futur, nées d'une hybridation internationale, fut invaincue aux jeux Olympiques de Los Angeles en 1984.

L'exorcisme sportif

L'entraînement, la préparation psychologique, l'échauffement, la concentration précédant le signal du starter peuvent se comprendre comme une forme d'adorcisme. L'athlète, par d'innombrables répétitions ou par auto-hypnose, cherche à incorporer un double efficace, efficient, à faire entrer en lui des

puissances maximales. À l'inverse, la compétition proprement dite, l'instant crucial où les énergies explosent, peut se lire comme une cérémonie d'exorcisme. Cérémonie rituelle ayant lieu à date fixe, au terme de laquelle le sportif se délivre de sa passion dévorante en expulsant symboliquement les puissances qui l'habitent sous la forme d'une performance, d'un chiffre. Un travail qui le laisse bien souvent épuisé, vidé. Une séance de conjuration à laquelle le sportif se prépare en effectuant préalablement une retraite, sorte de neuvaine sportive, un temps d'incubation au cours duquel il se cloître, s'isole, est soumis à un régime de vie ascétique : diètes sexuelles allant jusqu'à une totale abstinence, régimes alimentaires très stricts, hyper-vitaminés, ou/et amaigrissants. Certains athlètes s'affament volontairement pour éliminer plusieurs kilos et affûter leur nervosité. Ensuite ces anachorètes de la performance athlétique se rendent dans les temples sportifs, hauts lieux de pèlerinages programmés, où les dévots des différentes confréries internationales se concentrent, parfois par centaines de milliers. Là, les élus accomplissent les gestes liturgiques traditionnels prévus par le cérémonial, défilent sous des ovations aux limites de l'hystérie, entrent en scène dans un concert de cacophonies et de « ola », sous les charivaris d'une multitude électrisée. Ils s'enivrent d'hymnes nationaux, de fanfares, de roulements de tambours.

Sont ainsi rassemblés tous les éléments théâtraux pour qu'une possession ait lieu et qu'un exorcisme soit pratiqué. Parfois il semble même qu'un accouplement satanique soit à l'œuvre, pour que le corps enfante une prouesse fabuleuse, quasiment chimérique. Le bond de 8,90 mètres (« 29 pieds 2 pouces » !), réalisé en 1968 par Bob Beamon à Mexico, juste avant un ouragan, n'a-t-il pas été récemment qualifié de « diabolico-métaphysique » par un journaliste sportif encore sous le choc de ce phénomène incroyable mais vrai ? Beamon « avait réuni une conjonction de facteurs psychologiques, météorologiques et politiques en une synergie physique exceptionnelle et jamais revue pour sauter à 8,90 m, 55 centimètres en avant de son temps. » (*Libération*, 2 septembre 1991). Bob Beamon avait alors « donné l'impression de planer sur un tapis volant » ! Un phénomène paranormal, décortiqué à l'aide du ralenti cinématographique, qui s'achevait sur une scène « typique » de transe/possession, lorsque l'officiant prit conscience de son exploit. Voici la description d'un des observateurs : « Foudroyé, Bob Beamon s'est

31. Cf. Jérôme Bureau, « Les poupées de Bela », *Le Sport*, 21.10.1987, p. 2.
32. Cf. Jacques Gauchey, « Monsieur le professeur est un ordinateur », *Le Matin*, 28.05.1984.

affaîssé. À genoux, il embrasse la piste. Puis, il se redresse en criant "Oh ! man, oh ! Lord". Il saute à la verticale, entame une danse infernale [sic], qu'interrompt le déluge [c'est l'apocalypse !]. Beamon est saisi de spasmes. On l'enveloppe dans une couverture et on le conduit jusque vers un banc où il s'écroule, hébété. »⁽³³⁾

Les athlètes de haut niveau et tous les « candidats au suicide sportif »⁽³⁴⁾ sont souvent qualifiés de fêlés, de dingues, d'inconscients, de cinglés, de fous. Leur frénésie de mouvements, leur obsession (quasi maldive) à rechercher l'exploit, à réaliser l'irréalisable, à atteindre l'inaccessible, leur attirance pour le sacrifice, la douleur, le risque les désignent comme des individus déviants, en marge, borderline, ou tout au moins hors du commun ; leurs comportements se situent à la périphérie de la normalité. Ces sportifs, continuellement travaillés par l'idée fixe d'un dépassement physique illimité, deviennent des cas pathologiques lorsqu'ils ne peuvent pas satisfaire leur passion. La culture sportive offre à ces individus un cadre de reconnaissance et d'expression socialement légitime, elle leur donne un statut social, une place, une utilité. Elle nomme leur folie : « désir de dépassement » et en propose une lecture positive, valorisée. « Chaque culture, écrit Tobie Nathan, fournit, pour certains stress spécifiques, identifiés et codifiés, des modèles psychopathologiques "prêts-à-porter", permettant au sujet l'économie de la construction d'une formation de compromis individuel. Ces désordres ethniques comportent à la fois une reconnaissance du conflit intrapsychique et une tentative de socialisation du "fou" de l'intérieur. »⁽³⁵⁾

L'épreuve sportive, qu'elle ait pour décor un stade ou un océan, offre un cadre thérapeutique qui, par plusieurs aspects, correspond à celui d'une transe de possession. Une transe organisée, provoquée, qui possède ses « modèles culturels », ses « déclencheurs rituels », ses « inducteurs de transe », et ses maîtres de cérémonie. Une transe qui peut s'ouvrir sur une possession, lorsque dans l'accomplissement de son exploit, le « choisi » de la performance devient Autre, acquiert une nouvelle personnalité, devient un être d'exception, avec un corps différent, sur-puissant, traversé par des sensations mystérieuses, piloté par des perceptions accrues, saisi de frénésies performantes. Par leurs prouesses « miraculeuses », les « ravis de l'exploit » entrent en contact avec un autre monde, un au-delà des limites humaines, ils communiquent avec des contrées mythiques, où ils se renforcent en s'associant (en s'accouplant ?) avec des forces occultes, en incorporant des puissances telluriques, des esprits actifs, des pensées fortes. En mettant en jeu son intégrité corporelle, en épuisant son corps,

en risquant de le blesser, de le liquider (d'y laisser sa peau), « l'extasié » sportif se sacrifie en public. L'altération provisoire du corps du sportif durant la transe peut être comparable à un sacrifice (« altération définitive du corps d'un animal »), comme le suggère Andras Zempleni dans le cas des possédés⁽³⁶⁾.

Ces cultes de possession que sont les grands rencontres sportives ritualisées convoquent également tous les protagonistes de *la machine à faire des Dieux* : grands prêtres de la religion olympique (De Coubertin), officiants des cérémonies liturgiques, adeptes/pratiquants des cultes de possession (qui ne sont jamais « réprouvés » – Gilbert Rouget –, mais toujours sacralisés, légitimés, encensés), entités spirituelles éthérées (esprit sportif, fair-play), grands ancêtres (les sportifs « immortels »), forces numineuses (le « jus », la « pêche », le « gniack », la baraka, etc.), âmes et esprits invisibles (doubles, « anges gardiens »).

Enfin, pour compléter cette analyse des possessions sportives, il faut noter que les « êtres culturels », les « êtres de pensée » qui occupent, habitent, visitent, pénètrent le sportif pratiquant (records, temps de passage, tactiques de jeu, « obsessionnalisation » de la victoire, etc.) sont mis en œuvre par ces grands sorciers, gourous, guérisseurs/rebouteux (rafistoliers miraculeux des corps sportifs blessés, usés, démolis), médiums/devins que sont devenus les entraîneurs sportifs. Ceux-ci, dans leur fantasme prométhéen de toute-puissance, dans leur volonté d'apprentis-sorciers de cloner des pygmalions possédés par la rage de vaincre, perpétuent indéfiniment les cérémonies publiques où sont convoqués les Dieux du stade qui ne sont, bien souvent, que des suppôts des grands, moyens et petits satans de l'exploit tarifé.

Frédéric BAILLETTE

Responsable de la rédaction à la revue *Quel Corps ?*

Doctorant en Sociologie

Institut de Recherches Sociologiques et Anthropologiques

Université de Montpellier III, Paul Valéry

33. « Beamon aux yeux du souvenir », *L'Équipe*, 31.08-1^{er}.09.1991, p. 2.

34. Sur les tendances suicidaires des pratiques sportives contemporaines, voir notamment : Jean-Marie Brohm, « Du sport suicidaire au suicide sportif », *Quel Corps ?*, Montrouil, Éditions de la Passion, 1986, p. 174-178 ; « Urgences sportives : l'extrême limite », *Actions et Recherches Sociales*, n° 2 (« L'urgence »), juin 1987, p. 49-56 ; « Figures sportives de la mort », *Quel Corps ?*, n° 30-31, juin 1986 ; toujours du même auteur, « La violence suicidaire du sport de compétition : compétitions suicidaires et suicides compétitifs », *Approches*, n° 60, 1988, p. 81-98. Voir également Patrick Baudry, *Le Corps extrême*, Paris, L'Harmattan, 1991 et Frédéric Bailleterie, « Mourir in extremis », *Quel Corps ?*, n° 38-39, octobre 1989, p. 288-295.

35. Tobie Nathan, *La Folie des autres*, op. cit., p. 86.

36. Andras Zempleni, « Possession et sacrifice », *Le Temps de la Réflexion*, n° 5, 1984, p. 325-352. Voir également Luc de Heusch, « Possédés somnambuliques, chamans hallucinés », in Isabelle Stengers (sous la direction de), *Importance de l'hypnose*, Le Plessis-Robinson, Synthelabo, collection « Les empêcheurs de penser en rond », 1993, p. 247-284.